

Joël Pommerat « Quand je rêve de mon père, ce sont des rêves de culpabilité »

ENTRETIEN

À la tête de sa compagnie Louis Brouillard, Joël Pommerat, 61 ans, incarne l'une des aventures théâtrales les plus brillantes de ces vingt dernières années. Il met en scène avec succès son propre répertoire, *Les Marchands*, *Cendrillon*, *Ça ira (i) Fin de Louis*, *Contes et légendes*, qui tournent en France ou à l'étranger. Au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, il redonne vie, plus de dix ans après sa création, à *La Réunification des deux Coréas*, mosaïque de fragments explorant la complexité de l'amour.

Je ne serais pas arrivé là si...

... Si je n'avais pas perdu mon père à 15 ans. Avec lui à mes côtés, je n'aurais pas pu prendre la voie du théâtre parce qu'il me destinait à autre chose. Mon père était très particulier, pas forcément un « bon parent » comme on l'entend généralement. Sans parler d'emprise, j'étais très influencé par sa conception de la vie. Nous avions une grande complicité, mais ce qu'il voulait pour moi, je ne me voyais pas ne pas le faire.

Que voulait-il pour vous ?

Que je sois enseignant. Orphelin, abandonné à la naissance par sa mère, mon père a été à l'assistance publique. Il s'est engagé très jeune dans l'armée et y a passé dix-huit ans. Puis il est devenu fonctionnaire au Trésor public. Un métier qui l'a complètement déprimé. S'il avait pu avoir une vie moins chaotique, choisir sa voie, il aurait enseigné. Pour lui, c'était la plus belle chose qui soit. Il le voulait pour moi. Il pensait, par transfert, pouvoir vivre ce que lui aurait aimé faire. Il est tombé malade au moment où je commençais à avoir des doutes, à me dire que ce n'était pas mon choix. Il est mort d'une leucémie en quelques mois. Cette perte m'a procuré beaucoup de chagrin et en même temps m'a libéré. À l'adolescence, il est difficile d'accepter ce paradoxe-là. Cela entraîne une culpabilité que je continue à ressentir. Quand je rêve de mon père, ce sont des rêves de culpabilité : il revient et je suis mal.

Il vous imaginait enseignant. Quel rapport entreteniez-vous avec l'école ?

J'étais en 2^e quand il est mort. J'avais un an d'avance. Bon élève en primaire, on m'avait fait sauter une classe. Le collège m'avait démotivé et au lycée je décrochais. Mais si mon père était resté en vie, je serais allé au bout de mes études. Quelque mois après son décès, j'ai arrêté d'aller en cours.

Aviez-vous l'accord de votre mère ?

Elle ne m'a pas culpabilisé, elle m'a responsabilisé et m'a fait confiance. Je lui ai dit : « Je m'ennuie, je ne serai pas enseignant, donc ça ne sert à rien que je continue, je préfère arrêter plutôt que de perdre du temps ». Elle m'a répondu : « Si tu es sûr de toi, alors d'accord ». Avec le recul, je trouve son attitude incroyablement face à un homme de 17 ans. Ma mère a commis un acte libérateur.

Quel a été votre premier contact avec le théâtre ?

Au collège, j'avais une professeure de français-latin, fan de théâtre, qui, en lien avec une association d'éducation populaire, proposait à ses élèves de les emmener certains soirs au Théâtre Charles-Dullin, à Chambéry. J'ai eu envie d'y aller et tout m'a enchanté : dans ce petit théâtre à l'italienne, je découvrais un monde parallèle. Ma sœur, de six ans mon aînée, imprégnée du mouvement culturel post-68, m'a aussi éveillé à la culture. Je l'ai accompagnée, adolescent, au Festival d'Avignon. Ce fut un nouveau choc. J'y ai vu un spectacle au Théâtre du Chêne-Noir qui m'a beaucoup marqué, *Fantastic Miss Madona* de Gérard Gelas, mêlant musique, texte, masques.

Quelles sont vos envies après l'arrêt de vos études ?

Vers 17 ans, j'ai eu un petit moment de révolte. Issu d'une culture très à gauche, une sœur post-soixante-huitarde, j'ai tout d'un coup eu une réaction un peu de droite ! Je ne voulais pas devenir un hippie, j'avais envie d'être un mec qui assume de gagner de l'argent, de faire du business. Pendant un an et demi, j'ai fait une école d'hôtellerie à Aix-les-Bains/Savoie pour devenir barman. Puis, vers 19 ans, je me suis réveillé un matin en me disant : mais qu'est-ce que tu fais, tu as pris ton indépendance pour faire ça ? Le souhait d'être comédien était en moi, mais je n'osais pas le



À Paris, en avril 2022.
PATRICK SHUR/CORBIS

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉ LÀ SI... Chaque semaine, « Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif de son existence. Le dramaturge multirécompensé raconte comment la mort de son père l'a « libéré » d'un destin dont il ne voulait pas

formuler. Auteur ou metteur en scène, c'était inévitable, je ne me sentais pas légitime pour ça. Jouer, c'était plus excitant. Mon idée était de me donner les moyens de faire du théâtre une vie, de prendre le risque de me jeter dans un autre monde. Donc je suis parti à Paris, avec très peu de contacts. Ma sœur, à nouveau, m'a soutenu en m'hébergeant à mon arrivée. J'avais choisi ma voie.

Que faites-vous à Paris ?

Je me suis d'abord inscrit dans un conservatoire d'arrondissement. Je n'y suis resté que trois mois, ça ronronnait. Puis, j'ai eu la chance, par l'intermédiaire d'amis de ma sœur, d'intégrer une troupe amateur à Châteauneuf-Thierry, dans l'Aisne. Très vite, j'ai été engagé dans une compagnie, le Théâtre de la Mascara à Nogent-l'Artaud [Aisne], et je suis devenu comédien professionnel, autodidacte. J'ai eu le sentiment d'être à l'endroit le plus exaltant que je pouvais connaître. Mais assez rapidement j'ai eu un doute sur la place du comédien, toujours dépendant d'un metteur en scène, d'un projet, en attente d'être choisi. J'étais intermittent, je faisais mes heures, mais avec un sentiment d'accepter des compromis. Je me sentais enfermé dans un système avec une assez médiocre ambition de vie. J'étais parti à l'aventure, mais celle-ci finalement pouvait aussi devenir un peu plan-plan. Je ne voulais pas faire ce métier dans ces conditions-là, en pointant à l'ANPE [Agence nationale pour l'emploi, aujourd'hui France Travail]. J'avais besoin de trouver mon indépendance, un chemin plus personnel. Durant cette période où j'étais comédien, j'ai tenté les concours du Conservatoire national et de l'école du Théâtre national de Strasbourg. J'ai été très déçu de ne pas avoir été retenu. J'ai aussi pris conscience que j'avais arrêté de me cultiver à 17 ans en abandonnant les études.

Quelle décision prenez-vous ?

D'arrêter d'être comédien, sans abandonner le théâtre. J'ai décidé de chercher un boulot alimentaire et de prendre du temps pour lire à nouveau, noter des phrases qui me touchaient et commencer à écrire. J'ai passé l'équivalent du bac pour m'inscrire en fac de philo. Je suis devenu modèle pour un sculpteur puis, pendant quatre ans, veilleur de nuit dans un hôtel. La lecture de *l'Écrivain et poète portugais* Fernando Pessoa m'a énormément marqué. Ce n'est pas la reconnaissance sociale qui compte. C'est presque une philosophie de l'échec, la grâce de l'invisibilité sociale. Je suis imprégné de ça et j'ai remis en question cette envie très conventionnelle de réussir à être comédien, à exister par le regard des autres. Ça m'a apaisé, je me suis senti moins dans l'urgence de prouver quelque chose et j'ai pris le temps.

Je vivais un peu comme un ermite : je travaillais la nuit, la journée je lisais et j'allais à la fac, j'écrivais sans même avoir la prévision de devenir un écrivain. J'ai arrêté d'avoir un projet établi de carrière. Je me suis donné comme seul objectif de faire les choses dont j'avais envie. Pendant cinq ans j'ai fait mes « universités » de manière autonome, personnelle, chaotique. J'étais assez solitaire, mais pas malheureux.

Comment s'est opérée la création de votre compagnie Louis Brouillard en 1990 ?

J'avais écrit quelques textes, notamment un monologue, *Le Chemin de Dakar*. En 1990, je loue un théâtre pour trois soirs à Paris et je travaille avec une amie comédienne pour le présenter. Je crée une structure juridique, la compagnie Louis Brouillard, juste pour pouvoir établir des factures. Ce n'est qu'une association. Je choisis Louis comme le prénom de mon père et Brouillard parce que je voulais être sous le patronyme d'un personnage fictif et que j'étais déjà dans une esthétique où la nuit, le flou et l'ambiguïté prévalent sur la clarté. Dix ans plus tard, j'ai créé une vraie compagnie. J'avais pour modèle des aventures collectives, comme le Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine.

Pourquoi proposer un « pacte » aux membres de votre compagnie ?

La fidélité ne s'est installée que dix ans après la création de la compagnie. Les dix premières années, j'ai fait beaucoup de rencontres qui n'étaient pas bonnes et je me suis retrouvé dans des situations horribles de conflit. Après ces expériences douloureuses, j'ai arrêté le théâtre pour faire du cinéma,

pendant que c'était plus tranquille. Au moins, quand le tournage est fini, on n'a plus les gens sur le dos. J'ai donc fait un break d'environ deux ans pour écrire un scénario à partir d'une de mes pièces, *Les Événements*. Mais ça a foiré, je n'ai pas trouvé l'argent pour le film. Ça a été un coup d'arrêt violent, j'ai fait une dépression. Je me suis juré de ne plus jamais refaire ce pas de côté, cette erreur, et de retourner vers le théâtre.

Il m'a fallu du temps pour comprendre que si je voulais garder le plaisir, ne pas m'user, il fallait que je m'entoure de bonnes personnes, que la relation humaine et pas seulement de travail était primordiale. J'ai réuni les gens que j'aimais. De cette frustration au cinéma est née une très grande détermination. D'avoir chuté m'a donné une énergie, une envie de faire. D'où le pacte : voilà, moi j'ai la pêche, si vous voulez me suivre, je ferai au moins un spectacle par an pendant dix ans. Il y avait une envie de rattraper le temps perdu, d'être au travail tous les jours et de jouer les spectacles longtemps.

Et le succès, public et critique, va arriver. Comment le vivez-vous ?

Tout s'est fait progressivement, presque quinze ans après ma première création. Je n'étais plus un jeune homme. Mais ça m'a beaucoup touché de voir soudain les salles complètes au Théâtre Paris-Villette, qui nous a longtemps accompagnés. Des soutiens plus forts sont arrivés, des conditions meilleures nous ont été données. J'ai commis une ou deux erreurs, en acceptant de multiples sollicitations. Je me suis mis parfois à tripler avec le temps, à sentir que je frôlais la catastrophe. La reconnaissance, il faut l'apprécier mais la garder à distance.

La création de « Ça ira (i) Fin de Louis » a été particulièrement difficile...

Olivier P a été parmi les premières personnes à m'apporter un fort soutien. Lorsqu'il dirigeait le Centre dramatique national d'Orléans puis le Théâtre national de l'Odéon, il m'avait très bien accompagné. Nommé, en 2013, directeur du Festival d'Avignon, il me propose de réfléchir à un projet pour la Cour d'honneur. Je lui dis : « Bien sûr, pourquoi pas », mais avec un peu d'angoisse. On n'en finit pas de vouloir non pas faire en fonction de nos désirs à nous, mais de coller à celui des autres. Dans le fond, mon désir n'a jamais été de faire un spectacle dans la Cour d'honneur, ce lieu ne correspond pas à mon esthétique. J'ai cherché néanmoins à être à la hauteur de cet engagement et petit à petit l'idée d'écrire sur la Révolution, de créer un espace où scène et salle soient reliées autour d'un débat d'assemblée est apparue.

Mais c'était une période où j'étais au paroxysme de ma productivité. *Ma chambre froide*, *Cendrillon*, *La Grande et Fabuleuse Histoire du commerce*, mon premier opéra à Aix-en-Provence... En un an et demi, j'avais écrit trois spectacles, un livret et fait quatre mises en scène. J'y suis arrivé, mais je me suis crâmé. J'ai fait un burn-out. Et j'ai eu un gros pépin dans ma vie personnelle. J'ai sombré, j'ai fait une dépression, j'ai pleuré, j'ai pris des tonnes de calmants parce que j'avais mal partout. Et j'avais cet engagement pour Avignon. Quand j'annonce à Olivier P que je n'y arriverai pas, il le prend mal. Ce que je comprends. Mais moi je prends mal qu'il n'ait pas une parole de compassion, la moindre sollicitude. Ça, je ne lui pardonnerai jamais. Avignon a sauté, mais ce spectacle, *Ça ira (i) Fin de Louis*, a existé grâce aux gens géniaux qui m'entourent, à des conditions humaines qui ont fait que j'ai pu tenir. Après cette parenthèse intense de création, j'allais toujours mal. Ce qui me constituait, le travail, me détruisait. Il fallait trouver des solutions.

Et vous vous êtes reconstruit en faisant du théâtre en prise avec des groupes de détenus ?

La reconstruction est d'abord passée par des choses personnelles. Mais aussi par la volonté de prendre mon temps, de ne pas reparier dans un rythme fou de travail avec des engagements intenable. Et j'ai recommencé le théâtre d'une façon complètement différente avec des personnes que je n'avais pas l'habitude de côtoyer, qui m'ont appris des choses, donné de l'amitié et, en retour, une forme de reconnaissance dont je devais manquer un peu. Ils me remerciaient d'être là. Ils me faisaient ressentir ce que je leur apportais. Ça m'a fait beaucoup de bien. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
SANDRINE BLANCHARD